

Souvenirs de Guerre

Carnet de Passage dans la Vie Militaire

(22 janvier 1915 – 31 janvier 1919)

Larousserie Adrien

401^{ème} d'infanterie

Prisonnier de guerre

Au camp de Güstrow en Allemagne

Larousserie Adrien, né à Lacaujamet, Commune de Saint-Estéphe par Nontron, fils aîné de Jean Larousserie et de Françoise Parachout (décédée), né le 20 avril 1896. Appelé sous les drapeaux avec ma classe en janvier 1915 pour passer le conseil de révision le 22 janvier 1915 à 9 heures du matin à Nontron. Pris bon pour le service armé. Appelé pour partir le 10 avril 1915 au 39^{ème} régiment d'infanterie à Foix(Ariège). Resté en caserne jusqu'au 2 mai d'où nous sommes partis pour le camp d'instruction à Mirepoix jusqu'au 24 novembre 1915.

Pendant ce temps, fait un stage à l'hôpital après avoir attrapé les oreillons. Resté 21 jours et après, j'ai bénéficié de quatre permissions : la première en juillet de 10 jours, la deuxième en août, la troisième en octobre de 4 jours et la quatrième en novembre de 15 jours. Et reparti le 24 novembre 1915 pour me faire habiller à Foix le 29 novembre 1915 pour après rejoindre le 88^{ème} d'infanterie à Mirande (Gers).

Et après avoir été équipé tout à neuf, parti le premier décembre pour le bataillon d'instruction et arrivé dans le Pas-de-Calais. Débarqué le 3 au matin en gare de Brimeux et arrivé au cantonnement dans la ferme du Val près de Boisjean à 4 heures du matin. Passé près de 3 semaines à arranger les cantonnements puis recommencé les anciens embêtements du régiment. Aussi, retombé malade de nouveau, rapport à la flemme. Allé à la visite du major la première fois le 4 janvier 1916 dont je dois rentrer à l'infirmerie de Boisjean et j'ai été évacué à l'hôpital le 8 janvier 1916. Resté là à l'hôpital jusqu'au 18 février d'où je suis sorti avec un mois de convalescence et parti par la gare d'Etaples et passé pour la première fois à Paris le 18 février 1916 et arrivé chez nous le 19 au matin pour passer un bon mois sans trop se faire de mauvais sang.

La veille de repartir, fait porter malade au lit le 15 mars et après avoir passé la visite du médecin Monsieur Lavergne et de la gendarmerie, rentré à l'hôpital de Nontron le 24 mars 1916. Resté là pendant 4 jours et après avoir passé des contre-visites par des majors, expédié à mon corps sans délai. Reparti le 28 mars au soir pour rejoindre la gare régulatrice de Creil et arrivé le 29 au soir à Creil et reparti à 10 heures du soir pour aller retrouver mon régiment qui se trouve à Chaumont dans l'Oise et arrivé le 30 en gare de Chaumont-en-Vexin ou j'ai débarqué pour rejoindre ma compagnie qui se trouve à 16 km de la ville.

Arrivé à 2 heures de l'après-midi à Montjavault où elle se trouve et le lendemain repris la vie militaire déjà bien perdue pendant pourtant peut de temps. Continué le métier jusqu' au 12 avril d'où j'ai été évacué de nouveau sur l'ambulance du Boullaume et resté ici encore pendant 8 jours jusqu'au 19 d'où je suis parti en auto le matin pour rentrer à l'hôpital du lycée Félix Faure n° 1 de Beauvais pour passer un changement d'arme et j'ai été réformé temporairement au lycée Jeanne Hachette le 28 avril 1916 et j'ai quitté l'hôpital pour revenir au pays le 1^{er} mai 1916 et arrivé le 3 mai au matin chez nous, plus fait pour la vie civile que pour le métier de militaire. Repris seulement pour quelques jours et non pour toujours.

Un beau jour que nous étions en train de battre le blé, je reçois une carte m'annonçant la bonne nouvelle de revenir passer le conseil de révision à Angoulême le 08 août

1916 à 9 heures du matin. Parti à l'instant même pour Angoulême. Passé la nuit dans la caserne de l'artillerie, le matin passé la visite et repris le service armé. Revenu le soir bien tristement apprendre la mauvaise nouvelle et dans le courant de la semaine reçu la feuille de route pour rejoindre le 78^{ème} d'infanterie à Guéret (Creuse). Reparti le 23 au soir et arrivé le 24 au matin à Guéret, arrivant à passer quelques jours avant de repartir au front.

Passé à la 28^{ème} compagnie de 3 novembre 1916 qui se trouve en ce moment à Bourganeuf. Bénéficié d'une permission de 15 jours étant à Guéret et d'une de 24 heures qui m'a valu 8 jours de prison en arrivant à Bourganeuf, et à Bourganeuf d'une perme de 24 heures. Resté là pendant 3 semaines et reparti pour Guéret le 24 novembre à 4 heures du soir pour partir en renfort avec un sergent pour le 401^{ème} d'infanterie. Resté pendant quelques jours à Guéret avant de partir le premier décembre 1916 pour le dépôt divisionnaire et arriver à la 4^{ème} compagnie qui se trouvait à Saudrupt dans la Meuse.

Resté là quelques après l'attaque du 15 décembre et parti le 24 décembre 1916 pour rejoindre le régiment qui descendait au repos pour se faire réformer. Arrivé en renfort au 2^{ème} bataillon et versé à la 5^{ème} compagnie du 401^{ème} d'infanterie qui se trouvait à Fains à 4 km de Bar-le-Duc. Resté là à faire l'exercice jusqu'au 10 janvier 1917 où nous sommes partis pour monter prendre les tranchées de Verdun. Pris les premières lignes le 12 au soir pendant 3 jours et redescendu au repos dans les péniches d'Haudainville pour 3 jours. Remonté en ligne au 2^{ème} pour 12 jours et évacué pendant cette période pour les pieds gelés. Evacué à l'infirmerie divisionnaire aux casernes de Beveaux à Verdun. Fini de passer ma période de tranchées. Relevé des tranchées de Verdun le 10 février 1917. Pris le train dans la gare de Verdun même pour aller au repos en Champagne et débarqué.

Nos partons à pieds pour aller dans un petit patelin presque démoli du début à Le Buisson (Marne) et d'où je suis parti en permission pour la première fois du front le 13 février 1917 et arrivé le 15. Après avoir passé une bonne permission, je rejoins mon corps à Le Buisson, mais le régiment se trouve changé, il ne reste là que les mitrailleurs et fusils mitrailleurs qui restent en stage et les reste des compagnies est parti à Saint Dizier à casser des cailloux. Reparti d'ici vers le commencement de mars pour aller vers le camp de Chalons. Arrête encore quelques jours à Saint Hilaire au Temple où nous avons fait de grands combats aux boules de neige pendant notre séjour. Enfin reparti et fini par arriver à Mourmelon le Grand et dirigé sur le camp Bertteloo.

Ici nous avons fait notre séjour pendant une huitaine de jours avec les russes et enfin nous avons été rejoints par le reste de la compagnie où nous avons fait des travaux de plusieurs façons : aller en deuxième ligne, faire des boyaux d'évacuation, et après aller faire des voies pour les trains blindés. Après ce moment parti pour l'Aisne en faisant le chemin à pied par étapes de 2 jours et un jour de repos et reparti pour 30 à 40 km par jour. Passé à Château-Thierry et avoir été jusqu'à 20 km de Meaux. Après avoir fait plus de 100 km aux environs de Château-Thierry puis revenu à Mas-Notre-Dame dans des cavernes ou souterrains. Resté là pendant une quinzaine de jours à faire les préparatifs pour une offensive et reparti le 14 avril 1917 au soir pour monter en ligne.

Etant à ce moment troupes de poursuite, fini de passer la nuit dans une sapinière où nous avons passé notre journée du 15, et parti au soir pour s'approcher d'avantage. Arrivé dans un boyau entre la première et la deuxième ligne. Fini de passer la nuit dans la boue jusqu'aux genoux par une nuit la plus noire que j'ai jamais vue de ma vie. Ce boyau étant situé entre Moulins et Vendresse, à côté de Cerny d'où nous devons partir à 8 heures du matin pour l'attaque. Mais l'attaque ayant ratée nous n'en sommes partis que le 16 à 10 heures du matin. Arrivant aux anciennes positions, ils nous ont fait rester là pendant 2 jours et nous sommes revenus à l'arrière pendant 36 heures dans les abris des artilleurs qui venaient de se porter plu près des lignes, à Pargnan. Puis reparti pour revenir en première ligne relever le 418^{ème} de ligne qui avait attaqué le 16. Etant lundi, resté 4 jours en première et revenu en

deuxième où nous avons eu les 4 officiers de la compagnie qui ont été blessés par un obus de 77. Après avoir reçu un renfort et quelques officiers, nous revenons en première ligne pour 4 jours et nous avons participé à une petite attaque le 5 mai 1917, et après avoir passé quelques jours en serrant fortement la ceinture, nous avons été relevés le 9 mai 1917 après être restés tout ce temps dans la flotte et la boue. Après avoir fait 35 km nous avons été passer 2 jours de repos à Muret-et-Crouettes. Et le 12 mai au matin nous embarquions pour partir prendre notre grand repos en Belgique. Arrivés à Bergues (nord) où nous sommes descendus et où nous sommes restés pendant 5 jours dans un petit pays situé entre Bergues et la frontière belge le 17 mai 1917, le jour de l'Ascension et nous sommes arrivés le soir même à travers le sable dans un petit pays situé sur le bord de la mer à Koksijdebad à 10km des lignes. Après être resté quelques jours, nous sommes montés plus haut dans les barques où nous avons été employés à faire des travaux principalement à un parc de génie à faire des voies et d'où je suis parti pour la deuxième fois en permission le 7 juin 1917 après avoir été pris par les gaz 4 jours auparavant, dont j'en ai été assez malade.

Rentré de nouveau en Belgique le 24 juin 1917 mais pendant ma perm le régiment ayant changé de place aussi j'ai été le rejoindre à Oostvleteren. Arrivé là recommencé à faire certains travaux principalement à faire des fossés pour fils téléphoniques, travaillé jusqu'au 28 juillet d'où nous sommes montés en première ligne relever des territoriaux pour l'attaque du 31 juillet des Flandres qui s'est déroulée où nous étions et nous avons pris le secteur à Noordschote être relevés au bout de 10 jours par le premier bataillon du 401^{ème} et revenu à notre ancien cantonnement à Oostvleteren où nous avons couché la nuit pour repartir le 8 au matin pour aller à Ootessen et de là aller travailler au delà du canal dans le territoire reconquis à faire des routes ou aplanir le terrain dans les trous d'obus pour l'avance de l'artillerie jusqu'en deuxième ligne en travaillant de 4 heures du matin à 4 heures du soir pendant toute la journée sans même être bombardé et mangé à midi sur place. Quitté ce pays le 15 août 1917 pour aller prendre un repos bien gagné. Nous avons embarqué à Roesbrugge (Belgique) et débarqué le jour même à Calais, belle ville française où nous avons été cantonnés dans une ferme près de Coquelles à 4 km de Calais. Passé un bon mois de repos en faisant quelque peu d'instruction. Reparti le 15 septembre 1917 au matin. Embarqué de nouveau à Calais parcourant le même trajet que pour y aller. Débarqué le jour même à Roesbrugge et allé cantonner le soir dans les baraquements entre Krombeke et Westvleteren. Continué ici pendant quelques jours à faire des jeux et exercices, et reparti d'ici le 22 septembre pour en ligne. Passé la nuit et la journée dans une ferme à chercher les pommes sur les arbres à 4 km du front malgré quelques obus qui tombaient de loin en loin pour faire peur et reparti le 23 au soir pour monter en ligne et arrivé dans le petit poste où nous avons été à 11 h du soir. Passé toute la nuit à monter la garde malgré les gaz lancés par les Boches sur nous par obus.

Le 24 septembre au lever du jour rentré dans l'abri, comme nous avons été prévenus finalement à 8 h du matin, malgré la sentinelle qui guettait du côté soi-disant le plus dangereux, une patrouille boche s'étant avancée sur le derrière et nous ramasse prisonniers sans pouvoir se défendre autrement se faire tuer. Nous voilà prisonniers, toute l'escouade au nombre de 7 hommes le 24 septembre 1917 dans la ferme Saint Jean près de Bikschoote (Belgique) et depuis ce moment parti à travers les lignes boches où ils nous ont fouillé à notre arrivée au p.c. et nous en sommes partis pour aller à la division avec quatre sentinelles à travers la forêt d'Houthulst avec la grande envie à chaque instant de sauter sur nos gardes. Arrivés au général qui nous a regardé et qui s'est dépêché à rentrer dans son abri à cause des petites "marmites" de nos canons qui radinaient dans les environs, puis repartis toujours à travers les bois, passant devant un cantonnement boche à manger la première soupe boche, le rabiote de la troupe qui se composait de raves avec du singe bouillis ensemble et repartis pour rejoindre l'État-major qui se trouvait dans un petit bourg plus loin. Là où nous avons commencé à voir des civils Belges ; et repartis plus loin en voiture pour aller subir un interrogatoire. Après avoir pris un bon repas qui se composait de pain kk* et de saucisson de chien, ainsi qu'un peu de soupe de raves aussi. Après avoir passé à l'interrogation, nous nous

sommes couchés dans l'école avec les gardiens sur le plancher, reçus plusieurs cigarettes et pommes par les civils. Ce petit pays était Juysine et écrit la première carte disant seulement « prisonnier, en bonne santé » et parti le 26 septembre 1917 pour aller faire les premiers travaux en Allemagne dans un pays nommé Forhout. Logé dans une école avec des anglais et des belges.

Resté là pendant quelques temps à travailler dans un parc de génie à décharger et recharger des matériels pour les tranchées et comme nourriture que nous avions, ce n'était pas fameux mais bonne proportion d'après. Le matin au réveil en place de café, une soupe de son ; à midi, un peu de betterave bouillie où des orties cuites à l'eau ; le soir, à 6 heures, à la rentrée du travail, du café, un septième de boule de pain par homme, de la marmelade (confiture de rutabaga ou de pommes pourries), même quelques fois du saucisson de cheval.

Le 28 septembre : resté pendant 2 heures à poil sous un hangar pour désinfection. Enfin reparti d'ici pour aller à Courtrai, passage des prisonniers pour être envoyés en Allemagne, passé par Roulers belle ville, un pont bombardé par les anglais, arrivé vers 10 heures à Courtrai, interné dans la gendarmerie Belge. Un peu de changements, pas de travail et la nourriture faite par des cuisiniers français. Le matin, un quart de café de glands, à midi, demi litre de soupe, de l'eau avec du chou-rave et carottes et 250 grammes de pain par jour, le soir du thé ou feuilles de ronce avec un certain mélange d'autres plantes et le reste du repas de midi s'il y en avait. Pour coucher sous les toits tout démolis. A Torhout, avant de partir, passé à une désinfection. Resté par une matinée très froide à poil, sans rien, sous un hangar tout ouvert pendant 2 heures où tout le monde se regarde et ne pouvait plus remuer. A Courtrai, passé une deuxième désinfection et des douches mais ici, très bien installé. Reparti de Courtrai le 6 pour aller à un camp de rassemblement à Dendermonde (Termonde en français) mais, le déplacement des troupes boches étant arrivé trop tard à Gand pour avoir la communication, forcé de passer la nuit dans des caves souterraines de la gare. Après avoir mangé une soupe d'orge bouillie et rien depuis le matin, le café sans même avoir du pain, puis reparti le matin à 4 heures de Gand, pour finir de faire notre voyage de tristesse.

Arrivé le 7 octobre à 6 heures du matin à Dendermonde. Conduit dans les casernes du 1^{er} régiment Belge où se trouvaient déjà des Russes, enfermés dans une grande salle. A 8 heures, du café de glands, rien pour le prendre, il nous fut donné des boîtes de singe toutes rouillées pour boire ce mauvais café et à midi, soupe d'œufs de poissons. Tout mélangé ensemble, cuisine faite par les russes, impossible de pouvoir y mordre. Le lendemain parti pour aller avec les autres dans une usine belge située à 2 km. Après avoir passé 2 jours sans pouvoir rien manger, rien que des pommes qu'ils nous vendaient 1 franc la pièce. Là étant très bien gelé de froid, couché sur le ciment avec une couverture, la soupe d'orties bouillies et quelques fois quelques morceaux de betterave qui se battent sur la flotte et obligé de faire la queue au bout de 650 anglais pour aller chercher un demi litre d'eau ainsi préparé, privé d'air, ne pouvant sortir que 2 heures par jour. A force de boire de l'eau, ça gonfle mais non nourrissant, aussi la nuit, impossible de se reposer, il fallait se lever uriner toute la nuit dans un couloir à côté, d'où l'urine s'enfilait dans un trou dehors qui nous servait le lendemain pour nous laver, et même jamais aucune lumière. Enfin, parti de cet enfer sans regret, le 18 au matin avec 400 anglais, 10 belges et 12 français pour aller dans un camp en Allemagne.

Passé à travers toute la Belgique. Parti de la gare de Grembergen, Dendermonde, Malines, Louvain, Landen, Ans, Liège, Verviers, Erbesthel*, dernière ville belge, une grande partie de ces villes a été la proie des flammes en 1914. Entrés un soir dans la ville d'Aix-la-Chapelle où nous avons eu un morceau de pain sans même pouvoir sortir du wagon, Cologne, Duisbourg, Wesel et arrivé à Haltern. Pendant ce voyage, on boit du café à 5 heures du matin avant le départ. Mangé la première soupe, le soir à Landen où nous avons volé des rutabagas que nous avons mangés dans le train jusqu'à presque nous rendre malade et passé la nuit dans le train étant arrêté près de Liège. Reparti assez de bonne heure sans manger. Le

soir, un peu de pain et gros comme une noix chacun de viande de cheval (ou singe). A Aix-la-Chapelle, passé encore la nuit sur place dans le train, reparti le 20 au matin et arrivé à Haltern à 11 heures sans rien avoir pris depuis le morceau de pain de la veille et parti pour le camp sans rien toucher tout en faisant le voyage. Trouvé dans un champ des pommes de terre et les avons mangées crues sans même les éplucher. Rentrant à 2 heures de l'après-midi dans le camp de Dülmen environ à 8 km de la gare. Sitôt arrivés au camp nous avons touché une soupe aux œufs de poissons que tous ceux qui l'ont mangée ont été obligés de la rendre de suite et même quelques uns n'avaient pas retiré le plat assez tôt. Puis après, sommes passés à un épouillage où ils nous ont enlevé tout ce que l'on possédait car bien des choses que j'ai pu passer ainsi que plusieurs camarades, nous l'avons passé dans les culottes et après, passé la nuit dans une baraque sans rien ni pour pouvoir s'asseoir, ni pour se coucher et geler de froid toute la nuit en même temps, crever de faim. Le 21 au matin passé, à la désinfection pour finir d'user nos habits et nous finir d'arrange nous même, fini juste à midi pour la soupe qui n'était point très épatante mai favorable à proportion de celle que nous avons eue avant. Nous voici libre dans notre quartier sans pouvoir aller chez les voisin. A 2 heures de l'après-midi, nous avons touché pour la première fois des biscuits français, 2 kg 500, ce qui commençait à nous sauver. Le lendemain nous avons touché aussi un peu de vivres comme : riz, lentilles, orge et du lard. Heureusement pour nous que notre chère France avait encore pensé à nous pour nous fournir ces 10 kg de biscuits par mois et le peu d'autres vivres.

Jeudi premier novembre 1917 : fête de la toussaint. Encore plus mal nourri que les autres jours J'ai été à la messe à 10 heures du matin et pour apaiser nôtres faim, nous avons fait cuire un gros plat de riz au lard qui remontait un peu notre estomac où autrement crever là rudement sans pouvoir même se plaindre. Le soir à 3 heures vêpres aussi dans la même chapelle pendant toute notre séjour au groupe 3. Aurait du passer 3 fois à la vaccination tous les 2 jours pour finir de nous arranger mais comme il y avait moyen de s'en débiter au moment qu'il fallait y aller, je me faufila de l'autre coté ainsi ils m'ont ramassé 2 fois. Le mercredi matin, nous sommes passés au groupe 2 mais ne valant pas beaucoup plus cher que le 3. Il fallait aller travailler tous les jours aussi le samedi étant renvoyé à 16 pour battre à la machine. Bonne journée pour nous car nous avons mangé à nous étouffer de pommes de terre avec des choux et un bout de lard le matin et du café au lait. Le dimanche soir nous passons au groupe 1. Ici, c'était bien meilleur pour nous car une grande partie c'était des types qui étaient anciens et qui recevaient des colis aussi ils ne mangeaient presque pas de soupe et nous autres il nous fallait de la quantité surtout qu'elle était assez potable, de l'orge bouillie presque tous les jours et de choux de temps en temps mais ça n'a pas été pour longtemps.

13 novembre 1917 : nous voilà repartis du camp de Dülmen pour aller au camp de Güstrow dans le Mecklembourg. Nous allons prendre le train à la gare de Dülmen à 4 km du camp. En rentrant dans la ville, nous avons croisé une troupe boche en marche. Il a fallu les croiser en les saluant. Pris un repas en faisant le voyage de Dülmen à Güstrow et arrivé le 14 au soir au camp. Débarqué en gare de Piémerburg* à 2 km du camp en arrivant nous avons touché un morceau de pain. Le lendemain depuis le rassemblement pour passer encore une désinfection et une bonne. Une fois à poil ils nous ont coupé les cheveux ras et après, avec un espèce de mélange de poudre noire délayée avec de l'eau dans un grand baquet et avec un gros bout de bois, graissé dessous les bras et tout autour des "couilles" et du "cul" pour brûler le poil qui tombait immédiatement en faisant une douleur terrible surtout si l'on passait quelques minutes sans se faire vider de l'eau dessus. C'est dans cette belle position que nous sommes partis pour aller travailler pour les boches dans un kommando près de Lubeck. Parti le 20 novembre au matin par le train de Piémerburg en portant notre petit baluchon qui se composait de quelques biscuits et quelques petites conserves reçues de la Croix Rouge : 7 kg de biscuits pour jusqu'au 11 janvier 1918. En arrivant en gare de Lubeck, on nous fait descendre pour aller embarquer sur un petit bateau pour finir d'arriver à destination dans un petit pays situé à 9 km de Lubeck à Schlutup où l'on était logé dans des baraques à proximité du quai.

Le 21 que nous commençons à être habitués, on nous a donné 2 couvertures et une paillasse et de la bonne soupe qu'il y avait en ce moment de bons plats de choux et de pomme de terre et puis nous avons été nommés pour travailler la nuit. Comme l'équipe que j'étais se trouvait de nuit aussi, nous avons débuté pour travailler à décharger les wagons dans la plaine du minerai. Déchargé du bateau par des camarades et le dimanche matin, nous avons reçu chacun 4 marks pour la paie des 2 jours et 1 mark 75 pour le tonnage en plus que nous avons sorti car l'on gagnait 2 mark par nuit de travail et 1 mark par jour et en plus le tonnage 20 mark par tonne sortie au-dessus de 100 tonnes par jour et par cale de bateau. Repris le lundi matin le même travail avec un mauvais temps épouvantable avec l'eau toute la journée sur la peau, trempés jusqu'aux os et fallait travailler quand même mais en ce moment nous étions assez bien nourris. C'était un plaisir pour travailler quoique ça valait pas la cuisine française et nous avons travaillé ainsi toute la semaine avec le temps que, comme l'ont dit, on ne voudrait pas mettre un chien à la porte. Le dimanche 2 décembre 1917 nous avons reçu 6 mark pour paye et 1 mark de tonnage, et nous reprenons le travail le lundi soir une semaine de jour et une semaine de nuit et payé chaque dimanche.

Dimanche 9 décembre 1917 : la semaine étant meilleure ayant touché 9 mark, mais la semaine ayant été terrible par le froid qui continue et la nourriture. Toujours le matin, café de glands, midi, soupe de choux mélangée avec quelques pommes de terre et le soir 6 heures, soupe de farine de fèves aux petits pois. Et comme boisson, limonade ou bière à la cantine à 0 mark 15, le quart de limonade et 0 mark 25 la bière.

Dimanche 16 décembre 1917 : la semaine ayant été encore plus terrible que celle qui venait de passer le travail ayant manqué à cause du manque de bateau il fallait travailler à Lubeck, en partant le matin à 5 heures sur un petit bateau en passant toute la journée à se traîner d'un côté à l'autre des quais sans même presque trouver du travail à faire pour se réchauffer et à midi en mangeant la soupe anglaise les pommes de terre non épluchées avec de mauvaise farine noire et le soir on rentre à 8 heures. En rentrant pas même une seule lumière pour manger même pour se coucher. Resté en tremblant une partie de la journée collé au pied d'un mur pour se préserver de l'eau en tapant des pieds pour se réchauffer car le mauvais temps règne presque tout le temps dans un pays sauvage pareil. Avant de partir le matin être restés une demie heure pour être comptés au moins dix fois sans qu'ils puissent même être surs du nombre que nous étions. La semaine se passant terrible à rouler quelques tas de papiers ou de ferraille arrivant au samedi disant : « une de plus de tirée à la prochaine ».

Dimanche 23 décembre 1917 : la semaine avant fait un peu de tout, avons été à Lubeck comme la semaine passée travailler un peu au bateau et avoir été à un champ d'aviation pour aplanir le terrain à Blanken....* à plusieurs kilomètres de Lubeck que l'on prenait même le train et avec le froid et la neige qui tombait ne pouvant même pas faire entrer les outils pour remuer la terre, ça nous faisait prendre tout de même une partie de plaisir ne pouvant pas travailler, on regardait voltiger les avions qui bien souvent se foutaient la tête la première en bas et rester là jusqu'à ce qu'ils soient démontés pour les remettre en marche. Dans les derniers jours seulement six dans la même journée s'étant foutu la gueule en l'air et même le samedi soir ayant vu tourner pour la première fois depuis la guerre, les chevaux de bois. Passé même une journée entière à casser du bois comme pour les foyers chez nous, ne sachant quoi faire et même étant bien forcé de le faire ; l'argent qu'ils nous donnent ne valait point cher mais on ne faisait pas de travail pour la valeur de l'eau que l'on se lave mais il valait toujours bien la peine de le prendre pour y aller et revenir. Encore une bonne journée, passé la journée à huit hommes pour remuer du charbon pour toute la journée que quatre auraient fait en une heure bien facilement ; on connaissait bien que c'était la guerre, les prisonniers ne se foudaient pas des moments, mais le plus mauvais, c'était la traversée en bateau soir et matin et qu'il fallait se geler.

Dimanche 30 décembre 1917 : le mardi 25 étant le jour de Noël pas de travail et un peu mieux nourrit pour un jour de fête. N'ayant encore rien reçu que le 30 au soir un mandat pour la nourriture du jour de Noël le matin, le café de glands, mais un peu mieux sucré à midi un morceau de gâteau fait avec de la farine de légumes et de la marmelade et des pommes de terre bouillies dans la peau, sans exagérer chacun six grosses comme un œuf de poule les plus belles, et le soir, de la semoule (ou farine de maïs) et un hareng frais pour deux. Voilà comme les prisonniers ont passé une pareille fête sans se faire de bile quel drôle d'amusement (et allé à la messe à 9 heures à la chapelle de Eudémis). Et le soir un grand concert organisé par nous et une tombola également organisée par nous qui se composait de 180 lots qui étaient des cigarettes ou des cigares etc.... Sur 10 billets que j'avais pris j'ai bien gagné une petite glace et un crayon, c'était une bonne affaire et le principal, c'est que j'avais fini de manger mes biscuits que je devais en avoir pour jusqu'au 11 janvier et ce qui était bon c'était que les jours suivants pour aller travailler, n'ayant pas de biscuits, je pouvais toujours me l'arrondir en serrant un cran de plus à ma ceinture. Le soir du 30, touché 14 marks 54 pour mon mandat de 15 francs que je venais de recevoir, ma seule nouvelle depuis ma captivité, et le lundi 31 décembre pour finir l'année, nous avons recommencé le travail laissé pendant quelque temps à décharger les bateaux de minerai, travailler la nuit entière jusqu'à 6 heures du 1^{er} janvier 1918. C'était sur le Gumbord, bateau suédois et le matin, en rentrant les cuistots s'étant couchés un peu tard, ayant eu la flemme de se lever de bonne heure aussi nous les avons réveillés en faisant un pétard terrible et nous avons réveillé tout le monde et nous sommes partis nous coucher pour ne pas pouvoir dormir. A 11 heures, rassemblement pour l'appel et à une heure nous avons touché 80 biscuits pris sur les 150 camarades qui avaient reçu les leurs, car les nôtres n'avaient pas pris la bonne route pour venir vite nous trouver.*

Premier janvier 1918 : à midi, soupe aux choux et patates et mangé quelques biscuits en place de bonbons pour les étrennes et le soir, j'ai fait cuire du riz du comité qui était bien meilleur que la soupe boche qui était très bonne mais impossible de la bouffer et pendant la semaine, nous avons touché quelques fois de l'orge bouilli comme le blé que l'on donne au cochon*

Mercredi 2 janvier 1918 : levé le matin à 6 heures pour boire le mauvais jus et recouché jusqu'à midi pour attendre plus facilement la soupe qui se composait de 5 pommes de terre bouillies chacune grosse comme un œuf de poule et un hareng frais et toujours la même ration de pain qu'il donnent le matin et pour ne pas faire de reste, je le bouffe tout au premier repas et malgré ça ayant encore faim, aussi pour m'apaiser un peu, j'ai mangé sur le coup 6 bons biscuits et 3 le matin qui me faisait 9 de moins à midi, aussi la journée ne pouvais pas passer sans en bouffer une douzaine au moins, au moment où j'en aurai eu 3 à manger par jour, pour arriver jusqu'au prochain envoi. Le soir, soupe de farine de fève. A 7 heures, recommencement du boulot dans la cale du bateau, toujours à décharger ce mauvais minerai jusqu'au matin sans rien avoir à dire, enfin en attendant toujours la fin de ce martyre prisonnier, tous aussi calmes les uns que les autres car personne n'est plus aussi courageux comme nous l'avons été quelquefois.

Dimanche 6 janvier 1918 : voilà une semaine de plus de passée et une année nouvelle de commencée. Celle-là passe encore bien triste par le temps froid et la mauvaise nourriture qui est toujours pareille toute la semaine. Continué le même boulot, le lundi fini le Gumbord. Le mardi étant aussi vide de retour à Lubeck comme les semaines passées, toujours le bon boulot à décharger des rouleaux de papier ou charger des wagons de ferrailles. Le mercredi, commencé un nouveau métier qui n'avait pas l'air d'être beaucoup meilleur. Le matin, réveil à 5 heures, départ à 6 heures pour faire la traversée du canal en barques après avoir fait plusieurs km à pied à travers tout. Arrivé au chantier vers 7 heures et commencement du travail à 7 heures ; le travail consiste à la fabrication de dock où machine pour émerger les bateaux avariés* pour les reconstruire.*

Vendredi 10 janvier 1918 : en rentrant le soir à 7 heures, reçu mon premier colis qui n'était pas gros, mais m'a fait un énorme et grand plaisir car de ce moment avec le froid et la neige qu'il y avait et ne rien avoir à manger, nous étions alors des martyrs, de colis n'ayant aucun signe de l'expéditeur, n'ayant même pas un bout de papier qu'il avait été plié avant son départ, il était en assez bon état à cause qu'il n'avait rien de fragile. Le vendredi, la neige étant tellement épaisse et tombée si fort que nous avons été obligés de cesser le travail et le samedi soir à partir de 2 heures c'était la paye de l'ouvrier aussi l'on ne travaille plus mais fallait aller jusqu'à 2 heures sans manger depuis le matin.

Dimanche 13 janvier 1918 : le matin à 7 heures en place du café, c'était une espèce de cacao qui donnait autant à manger comme à boire, c'était plutôt du jus de marrons écrasé et me suis recouché sitôt après l'avoir bu car la neige était d'une telle épaisseur qu'il était fatigant presque même de sortir de la chambre à coucher. Jamais, j'en avais tant vu. A 11 heures, soupe de choucroute, une grande partie n'ont rien pu manger car c'était moitié pourri mais moi, n'ayant pas autre chose, étant bien forcé à la manger quand même et fini de manger mes biscuits qui m'avaient été donnés par les camarades. Le soir, du blé bouilli comme d'habitude mais, étant ce soir très épaisse, étant bonne pour nous. Elle était préparée avec de la marmelade et un peu de saccharine pour remplacer le sucre. Toute la journée la neige étant tombée sans cesse et ayant l'air de vouloir bien continuer la nuit encore, aussi le soir, je me couche de bonne heure dans un bon pageot* de paille pour avoir un peu moins froid dans les couvertures que dans mes pauvres guenilles. Le lundi matin, malgré le mauvais temps et l'épaisseur de neige, nous partîmes tout de même pour aller au travail sans presque pouvoir marcher ni se tenir à cause du vent froid et de la couche de neige ayant continué encore toute la journée, aussi il a fallu quitter le travail à midi ne pouvant plus rien trouver de ce qu'il fallait par la couche de neige. Midi, toujours la soupe de rutabaga, mélangée avec de la farine presque impossible de manger ce mélange, aussi continué toute la semaine la moitié de nous étant forcé de revenir à 9 heures ou à midi par le flot de neige qui tombait. Mais le matin que le temps soit tout mauvais, il fallait partir et y aller tout de même pourtant nous le disions souvent que ça serait pour 100 francs par jour on ne l'aurai pas fait, et là, on le faisait pour 1 mark, continuer toujours avec ce temps et vent glacial qui nous coupait en deux. C'était bien malheureux d'être forcé de travailler autrement ils n'auraient pas eu grand boulot parce que avec un temps pareil on aurait pas osé mettre un pauvre chien dehors et nous autres étions presque moins que les chiens car ils nous avaient fait tomber le poils partout et comme nourriture toujours des rutabagas bouillis dans et avec de l'eau et de l'orge comme l'on fait du seigle pour nos cochons et même pas aussi bon car il y a encore beaucoup de flotte.

Dimanche 20 janvier 1918 : une semaine de plus passée, comptant beaucoup sur les heures martyres car nous avons souffert quelque chose. Le dimanche, le bon café que nous ne pouvons seulement presque pas boire à 7 heures 30 et à 11 heures, malgré le froid, ils nous ont rassemblés pour faire l'appel. Resté au moins une heure à compter et recompter pour finir à ne pas savoir le nombre que nous étions. A midi, choucroute et quelques morceaux de pommes de terre qui se promènent avec et les jours suivants, continuation du même boulot que les jours passés. Le mercredi soir, à l'arrivée du travail, touché 100 biscuits du mois de janvier qui n'étaient pas arrivés à temps, mais qui nous ont fait un grand bien et un grand plaisir quand même de les recevoir, vaut mieux tard que jamais quand même. Le vendre soir nous en avons touché encore 11 kg pour le mois de février jusqu'au 10 mars et continuation du travail le lendemain. Le samedi soir en arrivant du travail reçu ma première lettre envoyé par mon frère se trouvant actuellement en permission. C'était ma première lettre depuis ma captivité aussi quel plaisir.

Dimanche 27 janvier 1918 : sitôt après le réveil, pris le café sur les chevaux de bois, puis sorti toute la literie et tout notre fourbi pour désinfecter les écuries, mais les boches auraient du le faire aussi car ils étaient encore plus garnie de grenadiers* que nous, et pourtant quelques uns n'ne manquaient pas. A midi, manger à deux, une boîte de gâteau de riz, touchée comme conserve de la Croix Rouge avec les biscuits du mois de janvier et toute la

soirée à remonter nos lits et notre bazar démoli le matin, et la semaine suivante repris le même boulot que la semaine passée, mais malgré le froid qu'il faisait, passé quelques bonnes journées tout de même à racler la terre sur les glissières dessous les docks. Un bon travail pour des prisonniers. Le mercredi à 8 heures fini de travailler car les civils ne trouvant pas assez à manger, ayant fait grève dans toutes les usines de l'état, grève qui n'a duré que 48 heures, autrement ça commençait à mal marcher, réclamant la paix, ou du pain. Ce qu'ils ont obtenu en ce moment a été peu de choses mais ils ont été contents quand même et ont repris le travail. Tout avait été arrêté, même les usines de guerre. Si la population française n'avait pas été mieux nourrie que n'a été le boche, la guerre n'aurait pas temps duré sans faire de terribles révolutions. Le vendredi matin que les civils ont repris le travail, ils n'étaient pas courageux comme les jours avant, il leur en fallait peu pour se débiter. C'était bien malheureux, fallait partir le matin aussi de bonne heure et être mal habillé et avant de partir comme boissons chaude pour réchauffer, un quart de tisane, préparée avec des feuilles de ronce, de la bruyère, des petites branches de sapins, des feuilles de vergne et de l'herbe mélangé le tout ensemble, aussi bien souvent on était pas costauds, mais il y avait presque de quoi. A midi, on prenait son repas sur place qui se composait de farine de fèves délayées dans de l'eau avec quelques morceaux de betteraves se battant dessus l'eau ; le soir, l'eau bouilli avec une cuillère à soupe, à peu près par homme, de pois noirs qui se baladaient dans le fond des plats. C'était la bonne vie, quel plaisir d'être prisonnier. Ah, ce que l'on mange bien et comme ça les mois passent.

Dimanche 3 février 1918 : réveillé à 8 heures par les boches pour un rassemblement à 9 heures pour nous passer la revue de nos effets et puis aussi celle des totos* que eux en avaient plus que nous et acheté une montre que j'avais fait apporter par notre vieil interprète, le père Dettemann, un vieux boche ayant fait sa fortune à Paris, la guerre lui ayant pris, n'ayant pas pu la faire suivre aussi il avait volé les français et c'est encore eux qui ont été ses héritiers. Cette montre qu'il m'avait vendue me coûtait 28 marks. Midi, pour changer, toujours de la choucroute et le soir soupe à la farine de maïs. Comme ça l'on change presque à chaque repas d'ordinaire mais c'est toujours l'eau qui remporte la victoire. C'est même dans cette semaine que nous avons vu passer le premier sous-marin boche rentrant au port de Lubeck.

Dimanche 10 février 1918 : ayant encore une semaine de plus travaillé aux docks à Flanders, mais à ce moment, le temps avait changé mais n'était pas beaucoup plus beau pour nous, le froid et la neige ayant fait place à la pluie qui ne valait pas mieux pour nous que le froid, aussi malgré l'eau qui tombait, il a fallu reprendre le travail le lundi matin pour une semaine de plus. Reçu le mercredi deux lettres de Louise Combeau et fait réponse le dimanche. Le lundi, reçu un colis de 5 kg qui venait de Puygaut (Piégut-Pluviers – Dordogne). Ce colis ainsi que les lettres s'appellent les bienvenus étant en assez bon état. Le jour du mardi gras étant malade mais comme en Bochie*, ils ne font jamais gras, aussi il a passé comme les autres jours ainsi que le jour des Cendres. Mais ce jour-là ce n'était pas sans penser au beau petit amusement que l'on aurait pu faire si j'avais été au moins à Piégut. Reçu une lettre du 25 décembre de ma tante Marguerite et un colis que Farnier Ernest, curé de Piégut, a fait envoyer par la Présidente du vêtement du prisonnier de guerre, 63, avenue des Champs Elysées à Paris. Le même jour, touché 10 kg de biscuits pour le mois de mars, touché quelques temps à l'avance mais se trouvant beaucoup moisis ; touché en même temps deux boîtes de conserve, une boîte de sardines, un quart de riz, un morceau de lard, un bout de savon et du potage, le tout reçu de la Croix Rouge. Le même jour, acheté une petite marmite 4 marks 40 pour faire cuire ma cuisine. Reçu aussi un colis venant de Puygaut, une bonne affaire de recevoir quelque chose à manger.

Dimanche 17 février 1918 : une semaine de plus passée, une de moins à coucher en Allemagne. Acheté une chaîne de montre pour 4 marks. Passé une visite médicale mais tout le monde était bon pour travailler. Le matin étreigné ma marmite en la faisant cuire pleine de haricots et le soir pleine de riz au lait, ayant fait cette semaine comme les autres à travailler toujours au port par force parce que dans un pays de sauvage pareil on n'a pas de

goût à travailler quand on ne voit rien que du sable, des sapins et des tas de minerai transporté par les bateaux des pays neutres tel que la Suède. Allant toujours travailler à Flanders à ces docks mais où l'on passait bien des journées quand même bien facilement en ce roulant depuis dessous un dock sous l'autre toujours en se cachant quelques fois avec quelque fraulein* sans trop s'en faire. On passe ainsi les journées, les semaines et les mois et même les années. Le vendredi, il commence depuis le matin à faire une tempête, rien que du vent et de la pluie à verse, on travaille jusqu'à 8 heures et demi, heure de la pause. Ils voulaient nous faire travailler après malgré la pluie. Nous autres n'étant rien que des prisonniers mais n'ayant pas voulu être pris quand même comme des chiens aussi nous n'avons pas voulu travailler. Nous étions 24, aussi ça été la révolution de Géfan* et personne n'a marché aussi à midi, ils nous ont expédié du travail comme des salauds, mais les civils nous ont regardé partir en disant que nous étions culottés quand même. Aussi dès le lendemain, nous avons recommencé à décharger le minerai dans les bateaux à Schlutup.

Dimanche 24 février 1918 : dernière semaine de travail à Flanders et recommencement du travail au minerai à décharger ces bateaux, mais comme il arrivait très souvent, étant de nuit, travaillé le lundi soir et puis dormi du mardi matin jusqu'au mercredi soir pendant 36 heures sans me lever rien que pour manger, et un soir, il est arrivé comme tout arrive dans la vie, dans un bateau il y avait du minerai et en haut des tonneaux de harengs et des caisses de boîtes de saumons en conserve. Or tout en travaillant, nous étions gardés, pour ne pas en prendre, lorsqu'un soir le poste que nous avions se met à chercher pour voir s'il en trouverait et il était trop bête comme en partie tous les boches pour faire ça, il descend avec nous et nous autres qui étions en train d'en manger une, on lui en a donné et il l'a trouvée bonne, aussi il nous dit de lui en apporter le matin à 5 heures, ce que nous avons fait mais tout en en ayant pour lui, nous en avons pris chacun 2 boîtes que nous avons apporté dans nos pantalons pour ne pas les faire voir aux autres postes. On faisait toujours de temps en temps quelques bons coups grâce à nous ou aux Gefan Frankreich*.

Dimanche 3 mars 1918 : cette semaine comme nous étions équipe de nuit, nous n'avons pas travaillé tous les jours par le manque d'électricité. C'était une déveine pour nous à chaque coup que ça arrivait, parce que nous étions contents de travailler pour ces sales boches aussi c'était une guigne que nous avions. Je n'ai pas grand-chose à dire, seulement que j'ai été malade deux jours dans la semaine pour tirer un peu au cul.

Dimanche 10 mars 1918 : cette semaine, ayant changé un peu de travail, non pas chargé les wagons pour le mettre dans la plaine mais à ce moment on le prend dans la plaine à pelleter pour le mettre dans les wagons, c'était encore un drôle d'amusement mais l'on ne fait pas trop de boulot et l'on passe bien des parties de la journée à chanter, à se traîner, à faire des conneries de toutes sortes dans la salle. C'était pire que des gosses quand on va à l'école ; ça alors, c'est bien le travail du Géfan il ne pouvait pas nous trouver un meilleur boulot que ça, à part qu'ils nous mettent tous les jours dans les cours fermées avec des jeunes filles quoique ça nous fait penser et rire bien souvent en pensant au petit cœur de son pays, c'est bien malheureux quand même de se voir priver de tout plaisir, être gardé comme des bêtes. Il y a des périodes qui sont bien tristes dans la vie, se voir mal nourri, mal vêtu, mal foutu, privé de l'amour et du plaisir, de tout et surtout et de toute façon à la fleur de l'âge comme moi et une grande partie de mes camarades. Ah, on peut dire qu'il faut en voir de tout, mais demandez aux prisonniers, ils vous diront ce que c'est que la vie.

Dimanche 17 mars 1918 : continué encore les amusements dans la plaine à charger les wagons, mais le travail ne marche pas trop fort car tout le monde commence à avoir son aise du métier, car il n'est pas plus fameux que ça, autrement pour quelques uns c'est bon mais pas pour tous.

Dimanche 24 mars 1918 : belle journée autrefois pour nous que le jour des Rameaux mais cette année pour nous comme les autres jours ayant travaillé toute la semaine à

charger ce minerais sous la pluie pour changer des autres semaines, que nous faisons pas de différence. Toujours mal nourris ou bien si l'on avait eu nos biscuits et nos colis de chez nous, toujours nos prisonniers se chauffent car nous avons toujours eu le feu à volonté.

Dimanche 31 mars 1918 : belle journée de Pâques aussi depuis le matin au levant, je suis parti avec quelques camarades pour aller à la messe dans une petite chapelle, la belle journée autrefois mais à présent c'est la guerre. Ayant travaillé deux jours dans la semaine, tous les autres malades jusqu'à la gauche, fait cuire une pleine marmite de haricots pour célébrer la fête et suis revenu à la messe le lundi à 9 heures et demi et nous sommes revenus directs presto et avons joué aux cartes le reste de la journée.

Dimanche 7 avril 1918 : après avoir passé la semaine à décharger le minerai et des briquettes de charbon de terre, un travail dur à faire et très léger mais bien salissant car quand nous avons fini notre journée nous étions noirs comme des charbonniers et puis ça nous prenait sur la poitrine et nous étouffait ; il nous a été presque impossible de respirer et le dimanche nous sommes partis à trente avec 3 sentinelles faire une promenade à travers le pays, nous avons passé ainsi une partie de notre dimanche à nous balader dans ce sale pays de boche.

Dimanche 14 avril 1918 : cette semaine ayant fait assez facilement parce que étant malade couché, n'étant pas sorti de la baraque, cette semaine je m'en faisais pas trop car ayant assez à faire cuire n'ayant pas goûté beaucoup de soupe boche, ma maladie me provient de ma promenade du dimanche étant un peu fatigué, aussi il me fallait bien une semaine pour me reposer. Le 11 avril reçu un bon petit colis qui me faisait un grand plaisir surtout de recevoir quelque chose de bon et qui venait du pays.

Dimanche 21 avril 1918 : ayant recommencé à travailler le mardi mais pas pour longtemps car étant pris par les coliques aussi pour ça il faut prendre du repos. Dans la semaine ayant reçu quatre lettres le même jour, deux de mon père, une de Puygaud, et l'autre de Roubadière. Pendant que je ne faisais rien, les copains s'appuyaient le Gumbord qui était de retour et cette semaine ayant tombé presque toute la semaine de l'eau aussi très triste pour nous et d'un autre côté très bon surtout quand il faisait des tempêtes que l'on ne pouvait pas travailler, dans ces moments on dit : « vive la flotte ».

Dimanche 28 avril 1918 : ayant passé la moitié de la semaine à charger les wagons de minerai dans la plaine on charge à la main depuis par terre et l'autre moitié de la semaine ayant continué ma maladie, aussi étant resté couché ou à la baraque ma partie de la semaine, mais le temps avait changé de l'autre semaine, celle-ci étant belle et magnifique, aussi il faisait aussi bon d'être dehors que dedans mais ce qu'il ya avait de bon c'est que dedans, nicht boulot.*

Dimanche 05 mai 1918 : cette semaine ayant travaillé à peu près tous les jours à décharger les bateaux en ce moment il y en a deux aussi nous sommes tantôt dans l'un, et tantôt dans l'autre il se trouve le fameux Gumbord et le Silvia, petit bateau boche. Ayant peu travaillé quand même mais bien assez pour la nourriture toujours comme à l'habitude, la matin café de feuilles de ronces, le midi soupe de rutabaga sec et le soir quelques fois des petits pois secs et quelques morceaux de pommes de terre et d'autre fois de l'orge bouilli avec de la marmelade de betterave ou de pommes pourries.

Dimanche 12 mai 1918 : voici notre semaine la meilleure que nous n'ayons vu encore en Allemagne, pourtant nous devons avoir beaucoup de bateau à partir du premier mai, mais nous étions bientôt arrivés à moitié du mois et nous n'avions pas de bateau, par conséquent pas de travail mais comme nous disons, cela ne peut pas durer aussi, il nous en faudrait un pour travailler. L'on se trouvait vingt et par ce bon moyen nicht arbeit.*

Dimanche 19 mai 1918 : ayant été travailler presque toute la semaine à Lubeck, travail avec les jeunes filles qui ne s'en font pas trop et un peu amoureuses surtout des français, que parmi ceux qui leur plaisaient, avec un biscuit on peut les allonger bien tranquillement le long d'un mur , c'était affreux de voir faire des choses pareilles surtout par des jeunes filles du pays envers les prisonniers de guerre, car bien loin d'en faire autant aux soldats boches, pour nous à chaque voyage d'un côté ou de l'autre rien que des baisers envoyés ou des adieux avec les mouchoirs de toutes sortes et même par les femmes mariées avec des enfants, bien souvent les femmes ne pouvant pas nous faire passer ce qu'elle voulait, le faisait par l'intermédiaire des enfants. C'est abominable de voir des choses pareilles.

Dimanche 26 mai 1918 : cette semaine, ayant changé de boulot, mais n'étant pas beaucoup plus favorable, nous avons été envoyés travailler à l'usine fonderie Hochofenverk. Le travail étant de toute sorte de bon et beaucoup de mauvais à remuer du coke, travaillé dans le gaz, dans les fours, mais le plus mauvais et qui tuait le plus, c'était dans les gaz pendant deux jours de suite, c'était une grande maladie que l'on attrape car ça prend à la bouche comme le gaz de tranchée.*

Dimanche 2 juin 1918 : continué toute la semaine à travailler à la fonderie sur la ferraille et le coke et mauvais boulot à faire surtout pour la nourriture que nous avons le matin. Départ à cinq heures avec simplement le jus marron de feuilles de ronce, à huit heures, une demie heure de pose mais rien à becqueter que ce que nous avons à nous. A midi, une heure pour manger de la mauvaise soupe que nous ne prenions même pas la peine d'aller chercher car même nos cochons du pays n'auraient pas voulu en manger tellement qu'elle est belle et bonne. Heureusement que nous avons quelques biscuits et de temps en temps quelques colis pour pouvoir nous sauver la mise pour partir le soir une demie heure plus tôt, l'on ne fait pas la pose à quatre heures aussi le soir à cinq heures et demie, nous sommes toujours partis, en rentrant, la soupe était assez confortable, un seul plat et point trop gras et même pas gros, un quart de litre par personne.

Dimanche 9 juin 1918 : cette semaine, étant fatigué des deux semaines travaillées avant à l'usine, aussi celle-ci ayant pris mon repos car étant malade toute la semaine et encore malade couché, et comme médicament, le major nous ordonne de faire des compresses à l'eau froide sur la partie malade et de rester couché.

Dimanche 16 juin 1918 : après ma guérison, je n'ai point obtenu de prolongation de convalescence, aussi la nuit après, il a fallu que je remette ça à l'usine et après, travaillé une semaine de jour dans le bateau, le Güdrum, un bateau boche. Comme nourriture, toujours le matin des rutabagas secs cuits à l'eau, impossible de les bouffer, ils s'allongent presque pareil au caoutchouc, mais comme nous disons bien souvent : « c'est la guerre ».

Dimanche 23 juin 1918 : passé toute la semaine à travailler la nuit à décharger les bateaux. Fini le Güdrum et commencé le Warégga, toujours le même travail et la même nourriture presque impossible de la manger, aussi je préfère manger 2 ou 3 biscuits en plus et moins manger et ne pas manger cette saloperie de soupe boche.

Dimanche 30 Juin 1918 : après avoir passé une partie de la semaine à décharger encore le Warégga, le Franz-Wilke et le Silvia, les trois bateaux boches et l'autre partie resté à la baraque pour cause de maladie et le dimanche ayant été surpris un peu trop tôt, il faut que j'aille travailler à la fonderie à l'Hochofenwerk comme ça si on n'était pas malade de temps en temps on n'aurait jamais de repos. Pourtant avec la nourriture et la somme d'argent que nous touchions, l'on ne ferait rien et ça serait même de reste, toujours quelques vieux morceaux de pommes de terre et rutabagas secs ou une petite louche d'orge bouillie avec une cuillerée de marmelade pas bonne, aussi excellent repas chaque jour.

Dimanche 7 juillet 1918 : ayant passé une partie de ma semaine de nuit à décharger le Wilke et le Gùdrum et l'autre partie encore malade comme toujours et pour le travail toujours doucement. C'est le meilleur moyen d'y tenir plus longtemps surtout pour la belle nourriture, toujours le même mélange du matin au soir.

Dimanche 14 juillet 1918 : pour notre belle fête nationale, point trop mal réussi, pris par la grippe le 12 en travaillant et rentré à la baraque puis couché ainsi que plusieurs des copains. Sur les 200 que nous sommes, en quatre jours il y en a eu 160 de pris par cette épidémie qui se trouve à passer aux pays, mais parmi la population civile qui fait un grand ravage, une grande partie par les mauvais soins ou le manque de nourriture se trouve obligée d'aller prendre bonne demeure, le royaume des taupes. Enfin pour nous c'est très beau pour une journée de 14 juillet de nous voir les uns les autres s'allonger le long des murs, les plus fiers, ceux qui peuvent se tenir debout et les autres dans leur pageot. Cette journée, le temps est assez beau, mais pas probablement pour longtemps car depuis plus d'un mois on n'a vue que de la flotte tous les jours ou du brouillard, toujours un temps affreux.

Dimanche 21 juillet 1918 : après avoir passé toute la semaine malade par la suite de l'épidémie qui venait de passer dans la région recommencé à travailler le samedi soir 20 sans être encore trop costaud car après avoir passé quelques jours sans manger et reprendre un boulot pareil, avec une temps pareil et la nourriture que nous avons, c'est affreux car le temps est beaucoup orageux et de la pluie à torrents presque tout le temps. C'est un pays sauvage et perdu, il n'y a rien d'étonnant que l'on soit mal nourri car rien ne peut seulement presque y venir, toujours à peu près le même chose pour changer : le matin, bon café avec de l'eau bouillie en écrasant des petites boules noires dedans mais impossible de le boire, à midi, rutabaga sec bouilli et le soir, l'orge excellente nourriture mais que des cochons ne voudraient seulement pas mais pour des prisonniers comme nous c'est bien ce qu'il nous faut pour nous apprendre à vivre. C'est honteux, mais il faut le prendre comme ça, sans même presque rien dire, mais pour le travail on commence rudement à faire comme pour manger, rien à boulotter, par conséquent on laisse tomber le travail rudement, carrément et froidement si l'on veut aussi.

Dimanche 28 juillet 1918 : après avoir passé la moitié de la semaine malade, passé le jeudi et le vendredi à travailler à la fonderie et ayant bien réussi pour le boulot, aussi le samedi étant malade de nouveau, atteint des gaz au travail que nous faisons. Le jeudi 25 juillet, mangé 2 cerises, les premières de l'année qui m'ont été données par une jeune fille allemande, la plus aimable et affable que j'ai jamais trouvé dans ce pays. Le lendemain, vu tout en travaillant, les jeunes filles ou femmes de 15 à 30 ans qui travaillaient là, voler des carottes qui étaient amenées pour le ravitaillement des prisonniers civils qui y travaillaient, les cacher partout où elles pouvaient pour les apporter jusqu'à leur travail et là les racler et les manger à pleines dents toute crue devant tout le monde. Pour nous, la nourriture a un peu changé. Le matin, mélange de rutabagas secs avec l'orge, d'un assez bon repas que nous faisons le soir avec l'orge et maintenant mélangé avec les rutabagas il nous est presque impossible de jamais rien manger aussi encore grand pétard entre nous et les commandants boches.

Dimanche 4 août 1918 : étant de semaine de nuit et tellement que le travail nous plaisait beaucoup à cause en grande partie de la nourriture, aussi sur 10 jours de travail il était bien suffisant de travailler 2 jours. Les autres jours pour ne rien faire, nous étions malades ne gagnant point grand pognon « mais l'on s'en fout ». Autant que du travail, les camarades et moi nous les avons complètement retournés à ne pas pouvoir en travailler, même seulement en marchant, aussi je laisse le travail complètement tomber, il vaut mieux conserver sa peau avant tout car le travail pour ces sales boches ne me plaît pas assez pour moi, aussi pour travailler pour eux, c'est qu'il faut bien que je sois forcé et encore avec leur saleté de rutabagas secs qu'ils nous donnent à becqueter et leur boîte de conserve de chien que personne ne mande de peur de s'empoisonner rien que de le voir et le sentir ça ferait presque dégueuler et leur blé ou orge bouilli comme pour des cochons, et encore que c'est bien la

meilleure soupe que nous pouvons trouver. D'ailleurs jusqu'aux civils qui viennent à minuit à la soupe, rôder aux fenêtres pour nous demander les restes que nous ne voulons pas, ou ne pouvant pas manger. C'est abominable tout de même de voir des choses pareilles étant prisonniers et que les sentinelles ou civils viennent pleurer à nos côtés pour avoir le peu de barbaque que nous ne pouvons seulement pas manger nous même et que eux sautent dessus et le dévorent comme le loup et l'agneau. Enfin, espérant que voici quatre ans de guerre qui viennent de finir et que du train que ça à l'air de marcher ça ne pourra durer longtemps ni aller bien loin car plusieurs commencent à en être pas un peu malheureux.

Le vieux carnet n'ayant plus de place, aussi je passe du 04 août 1918 au 31 octobre 1918. Mais pendant ce temps le boulot n'a pas marché trop fort, car sur les 7 jours de la semaine, si j'ai travaillé 3 jours, c'était tout et le reste du temps, j'étais malade et pendant cette époque nous avons travaillé peu à décharger les bateaux car après le mois d'août, il en est presque plus venu, aussi il a fallu aller chercher le travail d'un côté et de l'autre. Aussi nous avons été une grande partie du temps à la fonderie de l'Hochofenwerk les jours et les nuits, même les dimanches mais ici j'y ai passé de bonne soirée à dormir dans un coin une partie de la nuit et d'autres fois, se balader d'un côté à l'autre comme celui qui cherche fortune et les semaines de jour aller travailler à Harz et Kloump* à un chantier de triage et d'épluchage de poteaux pour le télégraphe et de petits poteaux pour faire du papier, le tout c'était du sapin. Là c'était encore un assez bon travail, on était 3 ou 4 à rouler quelques wagonnets ou à en scier ou encore à les rouler avec quelques grognasses du pays, mais ça c'étaient des femmes boches, aussi ça ne vaut rien pour moi. A chaque fois, je n'ai rien pour elles, aussi ceinture, chacun son côté et le travail est bien fait.

Le 30 octobre 1918 : le camarade Louis Lagrogerie, tout en travaillant à décharger le minerai dans la plaine, a vu passer un lièvre. Il court à sa rencontre et le voici qui s'avance entre lui et un civil boche. Lui s'élançe tout pied nu avec sa pelle et lui flanque un bon coup sur les reins, de sorte que l'animal n'a plus bougé de place et le civil qui se trouve à une dizaine de mètres, en est resté tout con de le lui voir emporter et les contremaîtres qui l'ont vu s'animant avec les civelots* en courant pour le voir, en croyant que peut-être il le leur aurait donné. Mais lui le prend dans sa capote et me l'apporte dans la baraque et eux en sont restés tout épaté du coup, moi qui me trouvait malade de ce moment ça m'a servi pour faire le cuistot les deux jours suivants pour les trois ensemble avec Robeyrol. Ayant passé ainsi une bonne veille de Toussaint et le jour aussi car avec ce lièvre qui pesait environ 4 à 5 livres de viande, nous a fait passer deux bonnes journées. Mais le meilleur de tous les trois c'était encore moi car je ne faisais rien que le cuistot pour les trois et les autres allaient travailler comme les autres jours, car chez les boches en Meklenbourg, leur fête de Toussaint est le 21 novembre et tout en attendant le beau jour que l'Armistice va être signée, nous ne bardons plus trop fort car nous voyons que c'est sur le point de finir. Aussi arrivé le 9 au soir et on nous dit qu'il fallait que l'armistice soit signée le 11 novembre 1918 avant 11 heures du matin, autrement que ce soit la guerre à outrance pour eux. Depuis le 4 ou 5, les marins boches ayant fait la grève, ayant dégradé tous les officiers et ceux qui ne voulaient pas ils les mettaient en prison de façon que tout le monde est maître et il n'y avait plus de chef, seulement ceux qui veulent la paix.

Et le 11 novembre 1918, nous recevons la bonne nouvelle pour nous que l'armistice a été signée dans de bonnes conditions aussi nous ne saurons pas si nous étions obligés de continuer notre travail, mais nous n'étions plus courageux comme avant. Il y avait 15 malades, maintenant c'était 60 au moins par jour ; aussi l'avons appris le 15 et le 16 nous avons arrêté de travailler et ça été fini pour nous de travailler pour ces sales boches. Depuis le 12 novembre, entre le travail, nous étions libres d'aller au bistrot boire un verre, d'aller se promener dans le pays, mais à partir du 16 nous avons été complètement libres d'aller où l'on voulait sans sentinelle, sans rien, nous étions de garde aux baraques avec les fusils, la crosse en l'air et nous sommes restés là jusqu'au 25 novembre que nous sommes partis après avoir pillé, tout cassé, tout bazaré dans les piaules ce que nous avons été obligés de laisser car autrement nous avons presque tout vendu aux civils. Ce jour-là pour nous c'était une vraie fête

que de quitter ce pays de sauvage, pourtant il ne manquait pas de populo qui était accouru pour nous voir partir et des adieux, baisers envoyés par les bochesses de tous les côtés, nous autres en chantant la Marseillaise nous leur répondions : adieu.

Arrivé le 25 au soir à Güstrow. Ici ne rien avoir à bouffer qu'une seule soupe par jour de l'eau aussi nous n'allons même pas seulement la chercher avec les quelques colis que nous avons touchés, les planches des baraques servant pour les faire cuire aussi nous mangions peu mais bon et puis nous ne faisons rien, quelques volontaires pour des corvées du camp à raison de 4 marks par jour. Au camp étant libre de pouvoir aller se promener dans la ville de Güstrow, mais bien souvent comme il n'y avait personne pour travailler, ils supprimaient les permissions. De ce moment, ceux qui voulaient sortir sont passés sans être vu, mais c'était risqué d'attraper une balle dans la peau et nous avons passé ainsi près d'un mois.

Enfin le 22 décembre, on vient nous avertir qu'il y avait rassemblement mais personne ne s'avait encore qu'il y avait un départ et finalement je suis nommé pour le premier départ et le jour n'a pas été long à venir, car nous n'avons seulement pas eu le temps de pouvoir manger la soupe que l'on vient nous dire de se préparer vite pour être rassemblés à 1 heure à la Croix-Rouge pour toucher 1 kg de biscuit et un colis anglais et que nous partons immédiatement prendre le train et sous sommes partis pour aller à la gare prendre le train à Piémernburg à 6 heures du soir et nous voilà partis tout bien content de laisser ce sale camp de Güstrow et nous sommes arrivés à Rostock et nous avons débarqué du train pour nous embarquer sur un bateau boche à Warnemunde* à 11 heures du soir en touchant encore 1 colis anglais pour 7 personnes pour faire le voyage. Nous sommes partis sur le Mecklemburg le 23 à 6 heures du matin pour aller voir le Danemark, arrivé vers 8 à 9 heures du matin. En pleine mer voici que nous avons été pris dans une petite tempête qui commençait à bien valser d'un côté et de l'autre tout le personnel et les bagages et comme il y en avait une grande partie qui était en train de dégueuler sur le pont à chaque coup de vague, elle les arrosait quelque chose de bien. Tout en faisant notre traversée, nous avons perdu un camarade qui a probablement été pris par un flot et foutu à l'eau que personne n'a rien vu. Vers midi, ça devient un peu plus calme, mais ça reprend de plus belle et le soir vers 21 heures aussi notre conducteur ce coup là s'est perdu et il nous a fait allonger de quelques km, seulement ça n'était rien. Peu après, nous voici en vue des côtes danoises où nous sommes arrivés à Copenhague le soir vers les 4 heures et sans être attendu, aussi il fallait rester sur le bateau encore la nuit sans même avoir la place pour se loger dedans, forcés de rester dehors. Dans la nuit voilà qu'on vient nous dire que l'on va prendre place avec des anglais sur un grand bateau à côté et nous sommes montés dessus vers les 9 heures du soir. Nous avons pris un repas en arrivant, un repas à l'anglaise, mais épatant à proportion de ceux des boches. Ce bateau, c'était un bateau danois mobilisé par les anglais pour transporter les prisonniers. C'était le Frédéric VIII avec équipage anglais et nous en sommes redescendus le 24 à midi après avoir bu le thé le matin et la soupe à 10 heures et nous sommes revenus sur le Mecklemburg que nous étions avant pour être transportés sur un autre grand bateau qui était en rade et étant rentré dans le port à 9 heures. C'était l'Orizaba, un croiseur auxiliaire américain qui portait jusqu'à 4000 personnes, qui venait de Cherbourg pour faire son chargement de prisonniers pour la mère patrie la France. Resté à Copenhague jusqu'au 27 décembre 1918, d'où nous sommes partis à 3 heures du soir après avoir pêché des souvenirs aux danois par les lucarnes des navires principalement des cigarettes et cigares, jusqu'à des cartes de visites ainsi qu'une petite paire de ciseau et même ce carnet.

Nous voici donc partis à 3 heures du soir pour revenir vers notre belle France. Il n'y a pas à se figurer que l'on soit partis ainsi. Le 28 décembre 1918 à 2 heures du matin voici que notre bateau s'arrête, nous autres, tous nous ignorons le pourquoi, et nous voilà repartis le matin à 8 heures bien au jour et finalement vers 10 heures voici que nous voyons la première mine, le bateau s'arrête, les mitrailleuses crachent, le canon se met à gronder et il arrive qu'au bout d'un instant par le même coup en voici deux qui éclatent et qui font un

déplacement d'air à engloutir une maison, il a été coulé par notre bateau sept mines, deux qui ont fait explosion et cinq qui ont été coulées et à midi nous avons pu passer ce champ de mines la plus près du bateau, c'était 5 mètres environ. Nous voici partis à toute vitesse, environ 38 km/heure, nous avons filé comme ça le 28 et le 29 jusqu'au soir aux environs de 11 heures que nous sommes arrivés dans un port anglais où l'on devait prendre un pilote pour finir de conduire jusqu'à Cherbourg. Ce port anglais où nous avons fait halte, c'est le port de Weymouth. Et nous en sommes repartis à 6 heures du matin du 30 décembre 1918, longé les côtes anglaises toute la journée, rencontré encore deux mines en route, mais étant escorté par un torpilleur anglais, qui au premier signal est arrivé qui a coulé les deux mines et nous a suivi encore davantage et enfin arrivé le soir à minuit à Cherbourg, dans ce beau port français qu'il y a si longtemps que nous l'avions désiré. Nous sommes restés en rade toute la nuit et le 31 décembre 1918 au matin nous avons été remorqués et rentrés dans l'arsenal où nous avons mis pied sur la terre française et de là nous sommes partis par région pour aller passer aux douches et habillés tout en propre et après passés dans un grand réfectoire où nous avons pris du café et du bon pain et 3 cigarettes chacun qui nous ont été données après ce repas. Nous sommes partis aux casernes du 110^{ème} d'artillerie caserne Saint Martin des Paillères. Là, le soir, nous avons pris un très bon repas et très bien couchés.

1^{er} janvier 1919 : on nous a échangé notre argent et donné comme étrenne à 1 heure, un quart de café, un paquet de tabac et deux morceaux de chocolat. C'était point énorme, mais ça nous a fait bien plaisir. Après nous avons été faire un petit tour en ville de Cherbourg, d'où nous ne sommes rentrés pas très tard car la flotte tombait presque à verse et que nous devions partir le matin à 6 heures et que nous avons réveil à quatre heures et demie.

Le 2 janvier 1919 : nous avons été levés bien assez tôt pour aller au dépôt de notre région et d'où nous sommes partis par le train de 6 heures du matin, un train superbe et magnifique dans des wagons à bestiaux que l'on aurait pu passer le poing entre chaque planche et, tout en roulant, qui sautait comme si il avait roulé sur les traverses. Aussi, pendant notre voyage jusqu'à Vierzon, nous avons été malheureux par le bercement et le froid et aussi par la nourriture que nous avons touchée. Nous avons pour 2 jours, une demie boule de pain, une petite boîte de pâté et 2 petites boîtes de sardines. Nous sommes arrivés à Vierzon au même moment que le train de Paris. Aussi devait le prendre qui pouvait car il était déjà surplein*. Aussi, sur 102 que nous étions, il en est resté 28, moi je m'en trouvais. Le soir, nous avons soupé à la Croix-Rouge et sommes partis pour Limoges à 10 heures car le train avait presque 2 heures de retard. On est arrivé à 4 heures du matin à Limoges et arrivé à la caserne de la Visitation à 5 heures du matin et nous nous sommes couchés jusqu'à 7 heures que l'on vient nous réveiller pour aller faire faire nos permissions et toucher l'argent pour partir le soir même et comme tout a été fait assez tôt, le soir nous arrivions à la gare pour prendre la direction de Périgueux. Le train avait beaucoup de retard et impossible de le prendre, aussi il a fallu attendre au matin pour arriver à Thivier à 4 heures pour attendre jusqu'au soir pour avoir un train pour Nontron, et après avoir pris un bon repas à midi payé par Monsieur Peyrosa, de Nontron, qui nous a fait bien plaisir, nous sommes partis à 3 heures pour Nontron avec un train de marchandises et arrivés à 5 heures en gare. Nous avons été dans un hôtel dont on ne s'en est pas fait jusqu'à l'heure que le courrier est arrivé et nous voilà partis pour Piégut et arrivés à 11 heures du soir dans ce pauvre pays dont il y avait si longtemps que je l'avais souhaité ainsi que les caïarades.

Vive Piégut et ses petites environs.

Piégut, au beau pâys d'amour ou l'on vit bien et boit de bons coups...

Fini le 31 janvier 1919 à Lacaujammet près de Piégut, dans ce beau pays de rêves. En souvenir de quelques petites souffrances, beaux jours passés en Allemagne, mais beaux jours clairsemés...

... de la bocherie, il ne faut plus en parler...

Souvenirs des camarades en captivité
Kommando de Schlutup
Camp de Güstrow près de Lubeck

401	Andrès Jean	90 ^{ème} d'Infanterie	
402	Artzet Albert	344 ^{ème} d'Infanterie	
403	Badet Jean	344 ^{ème} d'Infanterie	
404	Bagnost René	344 ^{ème} d'Infanterie	
405	Bardon Henri	90 ^{ème} d'Infanterie	
406	Barnabé Achille	90 ^{ème} d'Infanterie	Capitaine
407	Basterot Jean	344 ^{ème} d'Infanterie	
408	Beaulieu Alphonse	28 ^{ème} d'Infanterie	
409	Besnard Lucien	90 ^{ème} d'Infanterie	
410	Blesses Georges	28 ^{ème} d'Infanterie	
411	Nabet Moïse	1 ^{er} ?	
412	Bonnet Emile	228 ^{ème} d'Infanterie	
413	Braud Charles	28 ^{ème} d'Infanterie	Capitaine
414	Brullon Guillaume	344 ^{ème} d'infanterie	
415	Brulons Henri	90 ^{ème} d'Infanterie	
416	Brunel Victor	28 ^{ème} d'Infanterie	
417	Brunet Charles	28 ^{ème} d'Infanterie	
418	Butty Ulysse	28 ^{ème} d'Infanterie	
419	Callec Grégoire	344 ^{ème} d'Infanterie	
420	Camin Emile	344 ^{ème} d'Infanterie	
421	Caumont Robert	28 ^{ème} d'Infanterie	
422	Cévaer Louis	90 ^{ème} d'Infanterie	
423	Chambort Auguste	90 ^{ème} d'Infanterie	Capitaine

424	Chap Prosper	90 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
425	Charles François	344 ^{ème}	d'Infanterie	
426	Chauveau Albert	28 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
427	Cherdo Louis	344 ^{ème}	d'Infanterie	
428	Chevreau Henri	90 ^{ème}	d'Infanterie	
429	Croissant Pierre	344 ^{ème}	d'Infanterie	
430	Crouvezier Léon	90 ^{ème}	d'Infanterie	
431	David Louis	28 ^{ème}	d'Infanterie	
432	Debiais Olivier	90 ^{ème}	d'Infanterie	
433	Dedieu Pierre	90 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
434	Dejagère Emile	28 ^{ème}	d'Infanterie	
435	Defarge Fernand	344 ^{ème}	d'Infanterie	
436	Delormes Henri	28 ^{ème}	d'Infanterie	
437	Deshayes Gabriel	28 ^{ème}	d'Infanterie	
438	Devaux Emile	90 ^{ème}	d'Infanterie	
439	Diana Paul	344 ^{ème}	d'Infanterie	
440	Doria Alexis	344 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
441	Drillaud Henri	344 ^{ème}	d'Infanterie	
442	Dubois Maurice	28 ^{ème}	d'Infanterie	
443	Dubreuil Joseph	28 ^{ème}	d'Infanterie	
444	Ducasse Martial	344 ^{ème}	d'Infanterie	
445	Ducom Adrien	344 ^{ème}	d'Infanterie	
446	Dujardin Jules	28 ^{ème}	d'Infanterie	
447	Dupin Louis	344 ^{ème}	d'Infanterie	
448	Elambert René	28 ^{ème}	d'Infanterie	
449	Estrade Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	
450	Faure Pierre	344 ^{ème}	d'Infanterie	
451	Fortier Gaston	28 ^{ème}	d'Infanterie	
452	Foulon Henri	344 ^{ème}	d'Infanterie	
453	Gadefaix Henri	28 ^{ème}	d'Infanterie	
454	Garros Bertrand	344 ^{ème}	d'Infanterie	
455	Gauthier Sylvain	90 ^{ème}	d'Infanterie	
456	Genty Placide	90 ^{ème}	d'Infanterie	
457	Gerbeaut Eugène	90 ^{ème}	d'Infanterie	
458	Gaudin Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	
459	Gossein Jean	28 ^{ème}	d'Infanterie	
460	Gaubin René	90 ^{ème}	d'Infanterie	
461	Lanneau Auguste	68 ^{ème}	d'Infanterie	
462	Grandin Raymond	28 ^{ème}	d'Infanterie	
463	Grillet Adrien	344 ^{ème}	d'Infanterie	
464	Guibert Arnaud	90 ^{ème}	d'Infanterie	
465	Guillet Maurice	28 ^{ème}	d'Infanterie	
466	Heulin Charles	28 ^{ème}	d'Infanterie	
467	Henri Léon	28 ^{ème}	d'Infanterie	
468	Jeannet Joseph	28 ^{ème}	d'Infanterie	
469	Joubert Edouard	90 ^{ème}	d'Infanterie	
470	Julien Eugène	28 ^{ème}	d'Infanterie	
471	Labat Maurice	344 ^{ème}	d'Infanterie	
472	Lacombe Albert	28 ^{ème}	d'Infanterie	
473	Lagèze Antonin	344 ^{ème}	d'Infanterie	
474	Lagrange Pierre	228 ^{ème}	d'Infanterie	
475	Lair Louis	90 ^{ème}	d'Infanterie	
476	Lamoutene Jean	90 ^{ème}	d'Infanterie	
477	Lamoureux Léon	90 ^{ème}	d'Infanterie	
478	Lardeau Charles	344 ^{ème}	d'Infanterie	

479	Larousse Louis	28 ^{ème}	d'Infanterie	
480	Larivière Octave	90 ^{ème}	d'Infanterie	
481	Latour Georges	344 ^{ème}	d'Infanterie	
482	Laval Maurice	7 ^{ème}	Hussard	
483	Laville Paul	344 ^{ème}	d'Infanterie	
484	Lazinier Antoine	28 ^{ème}	d'Infanterie	
485	Lecat Ernest	28 ^{ème}	d'Infanterie	
486	Lechau Emile	344 ^{ème}	d'Infanterie	
487	Lecoq Robert	28 ^{ème}	d'Infanterie	
488	Ledieu Eugène	90 ^{ème}	d'Infanterie	
489	Lefort Louis	68 ^{ème}	d'Infanterie	
490	Legat Robert	344 ^{ème}	d'Infanterie	
491	Legrand Alfred	28 ^{ème}	d'Infanterie	
492	Legout Emile	90 ^{ème}	d'Infanterie	
493	Lemaire Auguste	28 ^{ème}	d'Infanterie	
494	Lemaire François	344 ^{ème}	d'Infanterie	
495	Lerol Louis	344 ^{ème}	d'Infanterie	
496	Loiseau Paul	77 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
497	Loye René	344 ^{ème}	d'Infanterie	
498	Marchand Abel	90 ^{ème}	d'Infanterie	
499	Marécal Henri	28 ^{ème}	d'Infanterie	
500	Martel Louis	28 ^{ème}	d'Infanterie	
501	Martinie Etienne	4 ^{ème}	Génie	
502	Masse Daniel	90 ^{ème}	d'Infanterie	
503	Merlot Laurent	344 ^{ème}	d'Infanterie	
504	Messenger François	90 ^{ème}	d'Infanterie	
505	Métel Eugène	28 ^{ème}	d'Infanterie	
506	Métayer Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
507	Michardière Fernand	90 ^{ème}	d'Infanterie	
508	Michaud Pierre	344 ^{ème}	d'Infanterie	
509	Michel Paul	90 ^{ème}	d'Infanterie	
510	Michelland Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	
511	Minard Paul	90 ^{ème}	d'Infanterie	
512	Monerond Edmond	344 ^{ème}	d'Infanterie	
513	Monot Vincent	344 ^{ème}	d'Infanterie	
514	Morillon Jean	329 ^{ème}	d'Infanterie	
515	Morin François	90 ^{ème}	d'Infanterie	
516	Morvan Prosper	344 ^{ème}	d'Infanterie	
517	Morvan Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	
518	Mondon Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	
519	Mouton Albert	28 ^{ème}	d'Infanterie	
520	Nivet Louis	228 ^{ème}	d'Infanterie	
521	Olivier Gabriel	344 ^{ème}	d'Infanterie	
522	Ovide Alexandre	90 ^{ème}	d'Infanterie	
523	Parade Louis	90 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
524	Paul François	344 ^{ème}	d'Infanterie	
525	Parizot Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	
526	Parreton René	344 ^{ème}	d'Infanterie	
527	Patissier Numa	28 ^{ème}	d'Infanterie	
528	Paulard Etienne	28 ^{ème}	d'Infanterie	
529	Pelletrat Henri	344 ^{ème}	d'Infanterie	
530	Planchais Henri	90 ^{ème}	d'Infanterie	
531	Pezet Maurice	28 ^{ème}	d'Infanterie	
532	Perhurin Yves	344 ^{ème}	d'Infanterie	
533	Péron Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	

534	Perrin Alexandre	228 ^{ème}	d'Infanterie	
535	Picabéa Antoine	344 ^{ème}	d'Infanterie	
536	Primault Albert	90 ^{ème}	d'Infanterie	
537	Raymond Jean	344 ^{ème}	d'Infanterie	
538	Rabasté François	90 ^{ème}	d'Infanterie	
539	Rebeyrol François	77 ^{ème}	d'Infanterie	
540	Ricouard Eugène	28 ^{ème}	d'Infanterie	
541	Riom Henri	344 ^{ème}	d'Infanterie	
542	Rosphabé Thomas	344 ^{ème}	d'Infanterie	
543	Rossignol André	28 ^{ème}	d'Infanterie	
544	Rouzeau Mathieu	344 ^{ème}	d'Infanterie	
545	Rullier Eugène	28 ^{ème}	d'Infanterie	
546	Tétré Robert	329 ^{ème}	d'Infanterie	
547	Thebault Hippolite	68 ^{ème}	d'Infanterie	
548	Tournis Edmond	344 ^{ème}	d'Infanterie	
549	Varnier Louis	28 ^{ème}	d'Infanterie	
550	Verin Georges	28 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
551	Boué Gaston	1 ^{er}	d'Infanterie	
552	Chausset Claudius	30 ^{ème}	d'Infanterie	
553	Comyn Elie	401 ^{ème}	d'Infanterie	
554	Ficher Albert	65 ^{ème}	d'Infanterie	Capitaine
555	Fontaine Désiré	317 ^{ème}	d'Infanterie	
556	Gauthier Louis	124 ^{ème}	d'Infanterie	
557	Jeantet Pierre	24 ^{ème}	Colonial	
558	Josset Georges	156 ^{ème}	d'Infanterie	
559	Lagrogerie Louis	401 ^{ème}	d'Infanterie	
560	Larousserie Adrien	401 ^{ème}	d'Infanterie	
561	Martin Auguste		Fusiller marin	
562	Prévot Jules	297 ^{ème}	d'Infanterie	
563	Verdier Emile	401 ^{ème}	d'Infanterie	

Belges :	564	Van Achter Jan	
	565	Baps Louis	
	566	Decac Marcel	
	567	Decq Germain	Capitaine
	568	Deshyper Jérôme	
	569	Mathyss Auguste	
	570	Roose Julien	
	571	Van Chepval François	
	572	Torss Robert	

... + 28 anglais

Glossaire

- * kk : Visiblement, nom donné aux rations de guerre. Par extension, les prisonniers devaient donner aussi ce nom à tous les produits contenus dans cette ration. Peut-être aussi, qu'à cette époque, tout ce qui était « comestible » à la guerre recevait cette appellation par dérision. Il est très difficile, aujourd'hui, de nous remettre dans le contexte de l'époque, mais ce sont les déductions que nous pouvons en tirer.

- * erbesthal : Dernière ville belge traversée avant de pénétrer en Allemagne. A l'est de Lièges.

- * Piémergug : Extrapolation d'un mot presque impossible à relire. Visiblement, une gare près de Güstrow.

- * Eudémis : Nom donné à une chapelle proche du camp. Ce nom est inconnu ou peut-être mal orthographié.

- * Comité : Certainement une sorte d'association des prisonniers pour s'entraider. Ce comité devait gérer des dons, peut-être aussi les tours de corvées. Il organisait de même des petites fêtes, comme nous le verrons plus loin, avec dsitraction et tombola.

- * Emerger : Détournement de la signification de ce mot. Emerger signifie, sortir de l'eau, alors qu'ici, le bateau a été mis en cale sèche. Mais, cela ne revient-il pas au même ?

- * Avariés : Ici, par contre, bon emploi du verbe avarier pour expliquer l'état endommagé du bateau.

- * Pageot : Lit

- * Grenadier : Des poux, certainement.

- * Bochie : Pays ou habitent les « boches ».

- * Fraulein : Mot allemand qui signifie : Mademoiselle.

- * Géfan : Mot allemand qui signifie : Prisonnier.

- * Géfan Frankreich : Mots allemands qui signifient : prisonniers français.

- * Nicht,
* Nicht Arbeit : Mots allemands qui signifient : pas de travail. Où l'on voit que les prisonniers français adoptaient quelques expressions qu'ils entendaient tous les jours et qui entraient dans le langage courant.

- * Hochofenwerk : Nom d'une ancienne forge à Lübeck, haut fourneau, de la région où les prisonniers allaient travailler.
- * Harz et Kloump : Egalement le nom d'une scierie qui employait aussi des prisonniers de guerre.
- * Surplein : Mot inventé mais qui exprime bien le fait que les wagons étaient bondés et que tout le monde ne tenait pas.